Mais n'imaginant rien qui put les satisfaire,
 Il pria le Destin d'examiner l'affaire,
 Et de leur enseigner, pour combler leurs sou-
 haits,

Comment ils se pourroient occuper deormais.
 Pour dissiper l'ennuy qui nous domine,
 Voici, dit le Destin, ce qu'ici j'imagine.
 Ne vivez plus oisif comme autrefois,
 Creés un peuple & lui donnez des loix,
 Mettez en lui la connoissance
 De son Neant & de vôtre excellence.
 Entre les dons qu'il faut lui départir,
 Eclairé-le d'une raison solide;

Car qui voudroit regner sur un peuple stupide?
 Non, non, il faut qu'il soit capable de sentir
 Quel est vôtre être & l'étenduë immense
 De vôtre immortelle puissance:

Lors connoissant quels respects vous sont dûs
 De ses talens vous rapportant l'hommage;
 Vous le verrez par des vœux assidus
 S'aplaudir de son esclavage.

Oùi, prompts à vous servir chaque jour les mor-
 tels

Feront fumer l'encens sur vos Autels.

Il dit, & tous les Dieux, sans tarder davan-
 tage,

Adoptèrent l'avis, commencèrent l'ouvrage,
 Formerent l'homme, & d'un commun accord
 En sa faveur chacun fit un effort.

Tous à l'envy de quelque don l'ornèrent;
 Mais de tous les presens des dieux,
 Et le dernier & le plus précieux;
 Fut la raison qu'ils lui donnerent.
 Alors par leurs soins achevez,

L'homme, dit on, à leurs yeux fut trouvé
 Sans nul défaut, sans la moindre foiblesse,
 Et sa raison égaloit leur sagesse.